La naissance d'un roman musical

Le 31 décembre 1852, George Sand entreprend l'écriture d'un nouveau roman qu'elle intitule *La Mère et l'enfant*. Après de sombres années de désillusions personnelles (le mariage raté de sa fille, la rupture avec Chopin) et politiques (l'échec de la Révolution de 1848, le coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte et l'installation du Second Empire), elle reprend courage dans le calme de son Berry : promenades, contemplations et rêveries ont occupé l'automne et suscitent une inspiration champêtre et des « veillées du chanvreur » comme dans *François le Champi* et *La Petite Fadette*.

Commencé sur le thème déjà familier de la bâtardise réelle ou supposée (une jeune fille élève un enfant dont on la soupçonne d'être la mère), le roman devient en février *Les Maîtres Sonneurs*, montrant un changement d'orientation vers la musique populaire. L'intérêt de George Sand pour le sujet n'est pas récent : déjà, Chopin, Pauline Viardot et elle avaient noté des airs folkloriques que ces grands musiciens ne méprisaient pas.

EN SAVOIR +

Liant intimement l'évocation du terroir à celle de la musique populaire, George Sand a construit une intrigue sur un ensemble d'oppositions : elle met en contact Berrichons et Bourbonnais, opposant leurs tempéraments et leurs habitudes, les fait voyager dans les deux régions, évoque les musiques populaires des deux origines, matérialisant ces rencontres, ces affinités et ces oppositions par des couples qui se cherchent, se repoussent, puis s'accordent comme les beaux instruments des musiciens.

LES MAÎTRES SONNEURS – BERNHARD NAUEN (1876-1960) © Collection particulière de la Chambre de Commerce et d'Industrie de l'Indre

***Les Maîtres Sonneurs*, 1853 :**

Je t'envoie ce roman comme un son lointain de nos cornemuses, pour te rappeler que les feuilles poussent, que les rossignols sont arrivés, et que la grande fête printanière de la nature va commencer aux champs.

BUREAU DE GEORGE SAND © A. Nevière

EN SAVOIR +

Le roman s'ouvre sur une première veillée, où Tiennet Depardieu, le chanvreur raconte sa propre histoire : son amitié amoureuse pour la jolie Brulette sa cousine, sa rencontre avec Joset le musicien contrarié et Huriel le sonneur bourbonnais, son amour pour Thérence la belle bourbonnaise. La première partie du roman est centrée sur Joset, sa passion de la musique, ses liens avec Huriel auprès de qui il partira en secret apprendre à jouer de la cornemuse et à composer.

La deuxième partie évoque le voyage dramatique que font en Bourbonnais ses amis de Nohant pour lui rendre visite alors qu'il est malade. Ils passent quelque temps auprès de Joset, mais lors d'une fête, des muletiers déclenchent une bagarre qui va mal finir. Troublés par ce drame, ils rentrent à Nohant mais Joset, Brulette, Tiennet, Huriel et sa sœur Thérence ont du mal à comprendre leurs sentiments. À leur retour, on confie à Brulette la garde d'un enfant d'un an, Charlot, dont on ne connaît pas la famille. Le village soupçonne Brulette d'être partie dans le Bourbonnais pour cacher une grossesse.

La troisième partie verra la réunion des amoureux, la réception mouvementée de Joset parmi les maîtres sonneurs, et un certain nombre de fins heureuses. Seul Joset, éternel insatisfait, ne survivra pas à ses passions.

Arts et littérature

Les Berrichons dans le roman

Le narrateur, Tiennet (Etienne Depardieu) est le cousin de la Brulette (Catherine Brulet, désignée selon la tradition par son nom de famille féminisé). Celle-ci vit avec son grand-père. Une voisine veuve, la Mariton (Marie Picot), mère de Joset (Joseph Picot), a servi de mère adoptive à l'orpheline.
Cet entourage limité, l'abondance des diminutifs et des surnoms dessinent d'emblée un cadre où tout le monde se connaît, où les relations de parenté et de voisinage organisent la communauté.

Quand Joset, d'âge à entrer en condition, se loue dans une ferme voisine, sa mère va travailler à l'auberge du village, tenue par maître Benoît, homme et établissement de bonne réputation.
Ces changements obligent Brulette à s'occuper seule de son grand-père, passage vers les responsabilités qu'elle assumera bravement jusqu'à soutenir les calomnies quand on lui confiera la garde de Charlot, ce petit sans parents.

EN SAVOIR +

Trois personnages … trois caractères :

Tiennet, fils d'agriculteurs dont il assume l'héritage, représente le bon sens terrien, avec sa solidité physique et morale, mais aussi avec un peu d'immobilisme et de frilosité.

Brulette, « gâtée » par sa mère adoptive, se montre au début un peu indolente et frivole : les épreuves et les responsabilités sauront apporter la maturité à « la rose de Nohant ».

Joset représente la différence : un physique souffreteux, un regard halluciné, la réputation d'être un peu attardé, dissimulent la personnalité originale et complexe d'un artiste, dont le talent n'exclut pas un caractère difficile et jaloux.

***Les Maîtres Sonneurs*, 1853 :**
…toute son idée était d'éblouir un jour Brulette [… elle] était tenue pour la reine de beauté et de fierté de son endroit…

La bourrée de la petite Fadette (dessin de Tony Johannot, 1852) © Collection Daniel Bernard

Géographie

Berry et Bourbonnais, deux provinces voisines

Aux frontières des pays de langue d'oc et des terres d'oïl, au sud du Bassin parisien, le Berry et le Bourbonnais limitent le Massif central.
À leurs confins, l'histoire des deux provinces se lie : une partie du Bourbonnais appartenait à la civitas des Biturgies, et l'ouest de Moulins dépendait du diocèse de Bourges.
Jusqu'au XIe siècle, la ville de Bourbon fut berrichonne. Le passage entre les deux provinces se fait dans le Saint-Amandois, bourbonnais jusqu'à la Révolution.

EN SAVOIR +

Situés au centre de la France, ces deux pays de la pondération s'opposent à la vivacité des contrées méridionales. Berrichons et Bourbonnais, ceux de la plaine, semblent bien différents des Auvergnats et Limousins, ceux de la montagne. Ils parlent un langage populaire proche et partagent la même passion pour la bourrée et la cornemuse. Pourtant, on disait le talent des musiciens bourbonnais supérieur à celui des Berrichons.

Aujourd'hui, dans ces régions, vielleux et cornemuseux rivalisent de virtuosité. Si le costume populaire présentait des similitudes, il se singularisait en Bourbonnais par le typique « chapeau à deux bonjours », relevé en avant et en arrière, qui annonce la montagne.
La belle Thérence des Maîtres Sonneurs arborait d'ailleurs cette coiffure symbolique…
De nombreux points communs rapprochent ces deux régions. Ce n'est donc pas un hasard si, périodiquement, au fil du XXe siècle, des projets d'union politique ou économique des deux anciennes provinces se sont fait jour.

Concours de vielleux © Association Sur les pas des Maîtres Sonneurs

Berry terre de légendes

George Sand manifeste un vif intérêt pour le folklore et les traditions populaires, que le grand public connaît surtout à travers ses romans champêtres. Touchée par la disparition du patrimoine oral, elle préconise la collecte des contes et légendes, s'inscrivant ainsi dans le vaste mouvement de sauvegarde qui déferle sur la France au milieu du XIXe siècle.
Elle a d'ailleurs elle-même montré la voie en écrivant des articles relatant coutumes, rites et croyances du pays berrichon. Entre 1851 et 1855, elle donne au journal *L'Illustration*, *Mœurs et coutumes du Berry* et *Les visions de la nuit dans les campagnes*, des études détaillées et illustrées avec talent par son fils Maurice.

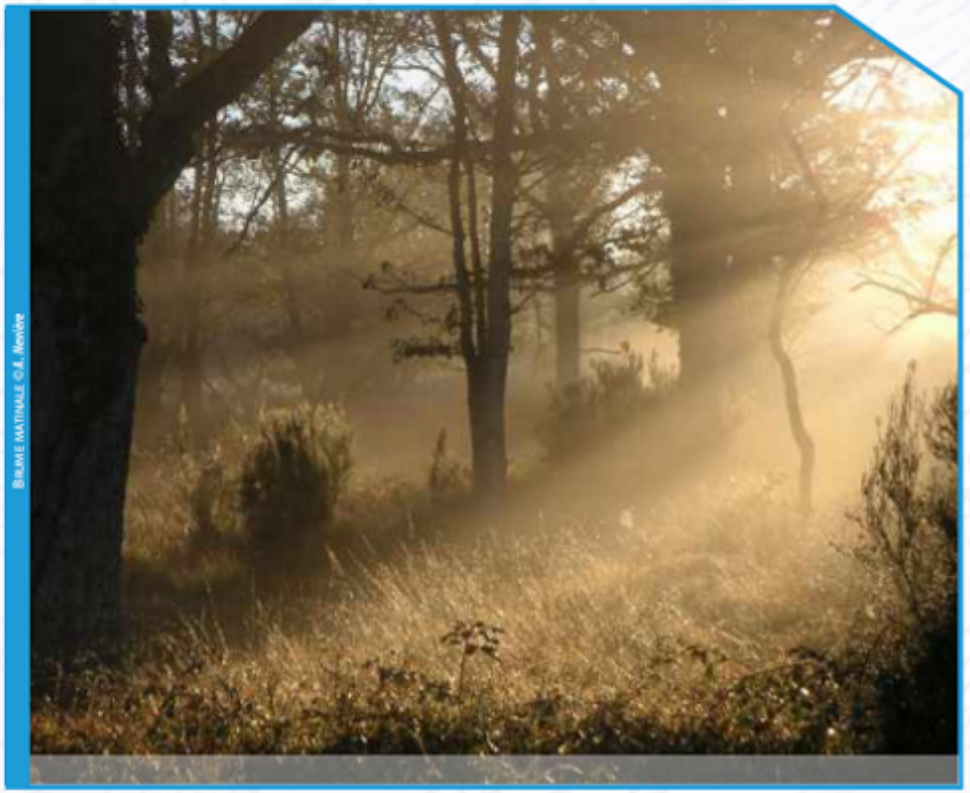
EN SAVOIR +

Consciente de la disparition de cette culture paysanne, et soucieuse de ne pas laisser sombrer dans l'oubli des pans entiers du savoir populaire berrichon, elle publie chez Morel en 1858 ses *Légendes rustiques*, dans une édition agrémentée de douze dessins de son fils.
Rien ne lui échappe… George Sand compose un glossaire de la Vallée Noire, décrit les costumes et usages vestimentaires du Boischaut, relève une foule de détails sur la bourrée, les instruments rustiques, les coutumes ou les chants. Sur ses conseils, Chopin et Pauline Viardot transcrivent airs et mélodies des environs de Nohant.
Elle fut la première à faire découvrir les traditions et le légendaire du Berry. Elle qui inventa le terme de « littérature orale » fut véritablement l'une des pionnières de l'ethnographie française.

LE MENEUR DE LOUP (GRAVURE D'APRÈS UN DESSIN DE MAURICE SAND)
© Musée George Sand et de la Vallée noire, La Châtre

Fruit de l'hallucination et d'une peur incontrôlée, le bestiaire fantastique et les visions nocturnes appartiennent à l'univers des paysans berrichons. Jadis, ceux de la Vallée-Noire racontaient mille et une légendes… Lors des veillées de son enfance, George Sand s'imprègne de cette culture orale. Plus tard, des traces de ces récits légendaires resurgiront dans ses romans rustiques…

Apparentée aux dragons, avec un corps ailé terminé par une queue de reptile, la *cocadrille* hante les ruines des vieux manoirs. Sur la brande, *le meneur de loups* joue de la cornemuse pour « charmer et soumettre » des loups, tandis que *les laveuses de nuit*, spectres des mères infanticides, tordent du linge inlassablement… Certains soirs, un *moine* gigantesque surgit au milieu des roseaux des étangs Brisses. La nuit, les *follets* font galoper les chevaux au pâturage et la *grand'bête*, animal fantastique aux formes indéfinissables, rôde autour des métairies…
Au détour d'un chemin dans le bocage, sur le bord de l'eau ou dans la lande, des animaux diaboliques et fantastiques apparaissent. Le *cheval Malet* et la *biche blanche* précipitent dans l'eau fangeuse des étangs les voyageurs attardés…
En automne, certains soirs d'orage ou de grande bise, les campagnards entendent la *chasse à Baudet*… Un épouvantable vacarme dans le ciel !.. Simplement le braiment des bourriques du diable se mêlant aux aboiements de ses chiens…
Sous la plume de George Sand, cet univers fantastique prend une dimension merveilleuse…



BRUME MATINALE © A. Meniere

Arts et littérature

Les Bourbonnais dans le roman

Ils sont peu nombreux, puisque l'action se déroule surtout en Berry. Symbolisant l'étrange et l'étranger, originaux, parfois inquiétants, libres, voyageurs, musiciens, ils représentent l'antithèse du paysan Tiennet planté dans son terroir.

Celui-ci n'est qu'un grand gamin quand il croise une fillette qui voyage avec son père dans un chariot : c'est Thérence, la « fille des bois », qu'il retrouvera des années plus tard. La première apparition d'Huriel, c'est une silhouette noire dans la nuit de Noël, où l'on croit voir un sorcier. On le retrouve s'installant sans façon chez Tiennet, faisant le coup de poing, et réapparaissant çà et là au gré de ses voyages de bûcheron et de muletier. Le Grand-Bûcheux, père d'Huriel, est le patriarche, gardien de la tradition, de la morale et de l'honneur.

EN SAVOIR +

Les personnages bourbonnais et berrichons traduisent en fait l'antithèse entre le pays « des blés » avec la patience, la vie calme et rangée, les ambitions simples, et celui « des bois » avec les métiers aventureux, les tempéraments actifs et la fièvre créatrice.

Dans ce roman fortement marqué par la musique, la répartition des personnages suggère une distribution d'opéra :

« Brulette, soprano, à la voix si douce, si claire et si juste.

Thérence, contralto, avec la voix chaude de la belle, la brune beauté des bois bourbonnais.

Joset, le ténor.

Huriel, baryton, avec sa voix fraîche et juste.

Le Grand-Bûcheux, la basse noble, portant le message des principes et de la fidélité »,

(J.-M. Bailbé, préface aux *Maîtres Sonneurs*, éd. de L'Aurore).

Sonneurs de cornemuse © Association Sur les Pas des Maîtres Sonneurs

Traditions

Cornemuse et sonneurs

La cornemuse constitue, avec les diverses cithares et vielles, une survivance de la musique à bourdon. Instrument à vent typique d'une famille importante, à anches simples ou doubles, elle comprend une outre (poche en peau cousue) dont le contenu en air se vide sous la pression du bras en deux tuyaux : un percé de trous, le hautbois, exécutant la mélodie, et un ou deux autres tuyaux (bourdons) donnant un son continu. Présentes dans tous les pays d'Europe, les cornemuses sont de types variés selon les régions.

EN SAVOIR +

La cornemuse du Bourbonnais, comme celle du Berry, possède deux bourdons et un hautbois de différentes dimensions permettant de varier les tonalités.

L'origine de ces instruments est très difficile à déterminer. L'utilisation d'une poche souple produisant des sons continus reste une énigme. Dans l'iconographie, elle apparaît à la fin du XIIe siècle. Elle prend des formes rudimentaires d'instrument pastoral, comme des formes plus complexes dès le XIVe siècle.

Joueur de cornemuse © Association Sur les Pas des Maîtres Sonneurs

À la fin du XVIIIe et au XIXe siècle, elle va connaître un essor important puis disparaître dès la guerre 1914-1918, perdant sa place au profit d'autres instruments. Le cornemuseux fut souvent considéré comme un homme ayant pactisé avec le diable ; les contes sur ce sujet sont multiples.

À partir des années 1970, de nouveaux facteurs de cornemuse apportent des améliorations notoires. De jeunes musiciens formés dans les classes d'instruments traditionnels des écoles de musique, au niveau de jeu plus performant, redonnent vie à la pratique.

Enfin, n'oublions pas le dicton : « Quand la cornemuse est pleine, on chante mieux ». Ce qui se traduit ainsi : un cornemuseux qui a fait bonne chère, joue bien mieux.

Faune et flore

« ...mes romans sont des pages d'herbier. »

Tant dans ses romans que dans ses écrits autobiographiques, George Sand accorde une grande place aux descriptions de paysages et les références à la botanique sont multiples. Ainsi la 5e *Lettre d'un Voyageur* est dédiée à son ami Jules Néraud, dit le Malgache, avec lequel elle a appris à herboriser et à qui elle doit les pages consacrées à la flore de l'Ile Bourbon dans *Indiana*. Elle a toujours eu l'amour des plantes et rêvait en 1857 d'avoir « un an de complet repos pour apprendre la botanique et la minéralogie, deux tocades qu'il [lui fallait] renforcer pour faire des romans ». Dans son roman *André*, l'héroïne Geneviève est une artisane en fleurs artificielles qui connaît la flore sur le bout des doigts. Et lorsqu'elle meurt elle « pri[e] André de lui apporter plus de fleurs qu'à l'ordinaire, d'en couvrir son lit et de lui faire un bouquet et une couronne ». L'un des *Contes d'une Grand-mère*, qu'elle écrit pour ses petites filles, s'intitule : « *Ce que disent les fleurs* ». Dans un roman épistolaire peu connu écrit en 1859 : « *Flavie* », l'héroïne éponyme porte le nom d'un papillon et son père ainsi que deux de ses soupirants sont des naturalistes passionnés. George Sand a toute sa vie cultivé l'amour de la nature. Avec Deschartres, son précepteur, elle a appris les plantes qui guérissent. Avec son fils Maurice et Alexandre Manceau, elle a partagé l'amour de l'entomologie et sa maison de Gargilesse porte le nom d'un papillon : l'Algira. Elle réalisait des herbiers et c'est à Nohant qu'elle a vu son ami Delacroix « essayer pour la première fois de peindre des fleurs ».

EN SAVOIR +

Jardin de Nohant, source d'inspiration © A. Nevière

Géographie

Boischaut, bocage, « bouchure »

Le bocage berrichon © A. Nevière

Le Boischaut, situé entre la Champagne Berrichonne, la Brenne et la Marche, occupe tout le sud du département de l'Indre.

Le bocage berrichon appartient à cet ensemble aux contours incertains, qui couvre tout le nord du Massif Central, de la Bourgogne au Montmorillonnais. Il s'inscrit en transition entre les sols acides du Massif Central et les grandes plaines calcaires du Bassin Parisien.

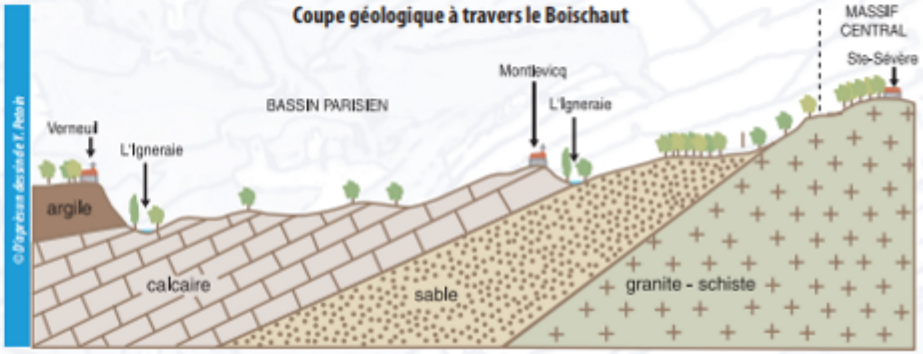
EN SAVOIR +

Ce bocage où le tracé des haies que l'on appelle « bouchures » en Bas Berry (les « traînes » de G. Sand) engendre la sinuosité des chemins ; il était une manière de diviser l'espace en tenant compte de la nature des sols et du relief.

C'est ainsi que le parler rural s'est enrichi de termes vernaculaires comme fromentaux, varennes, brandes, besses, chottes, ouches etc., propres à caractériser la nature des sols de chaque parcelle agricole. Les unes sont réservées à la vigne parce que sableuses, ou d'autres aux céréales (ou froment) en raison de leur meilleure qualité.

En Boischaut, dans ce paysage de bocage dense, l'impression forestière domine alors que les grands massifs boisés sont rares.

Toutefois, la région a subi d'importantes modifications paysagères. Le bocage originel, encore présent au début des années 1970, a largement souffert de l'évolution des pratiques agricoles et de la disparition de l'orme atteint de la graphiose.



Traditions

Le charbonnier, solitaire de la forêt

Autrefois, les forêts fournissaient énergie et bois d'œuvre. Les paroisses y envoyaient les porcs à la glandée. Tout un peuple laborieux vivait ici : charbonniers, fendeurs, sabotiers, bûcherons, scieurs de long, avec des loges de types différents : « chacun des ouvriers du bois a sa manière de faire son nid, comme l'oiseau ».

Celle du charbonnier est un cône construit autour de quatre perches fourchues, assemblées au sommet. Une feuillure de terre recouvre la toiture de branches entrelacées. A l'intérieur, un lit de paille et de fougères sèches avec des sacs pour couverture constitue le seul mobilier. On y trouve quelques provisions pour la semaine, une barrique de vin. Devant la loge, un feu, toujours allumé, sert à cuire la soupe.

Pour monter la meule, le charbonnier entasse des rondins de bois en plusieurs couches superposées, ménageant au centre une cheminée. Le tas, recouvert de feuilles sèches et de terre est allumé par le conduit. En réglant le tirage à l'aide d'évents, on permet une « cuisson » à l'abri de l'air et la transformation en charbon par carbonisation. Contrairement aux autres travailleurs, le charbonnier reste en permanence près de son chantier pour surveiller jour et nuit ses meules, changer les « paillons » (évents) si le vent tourne, activer si le feu baisse, tasser la pile s'il cuit trop fort.

Il vit ainsi simplement, seul au milieu des bois, à surveiller la cuisson de ses meules.

(D'après Jacques Chevalier : *La forêt, Tronçais en Bourbonnais*)

EN SAVOIR +

Faune et flore

« Les bois étaient beaux »

« J'y vis aussi pour la première fois, un arbre blanc de sa tige et superbe de son feuillage, qui ne pousse point chez nous, et qui s'appelle le hêtre. Je crois bien que c'est le roi des arbres après le chêne, et s'il est moins beau, on peut dire quasiment qu'il est plus joli ».

(*Les Maîtres Sonneurs* - 12e veillée)

Même si l'aspect de la forêt dépend de l'intervention de l'homme, la nature impose sa loi : l'arbre constituant la dernière strate de l'empilement végétal. Le chêne, le plus répandu, souvent considéré comme le roi de la forêt, peut vivre au-delà de 500 ans. Il attend une cinquantaine d'années pour produire ses premiers glands et atteint alors une quarantaine de mètres de hauteur. Des différentes espèces de chênes, les plus fréquentes ici sont le chêne pédonculé et le chêne rouvre, essences prisées pour leur bois de grande qualité. Quant au hêtre, son tronc massif, lisse et gris argent et son feuillage, lui valent également une place d'honneur. Le destin de ces deux arbres est associé. La présence du hêtre en sous-étage favorise l'accroissement du chêne qui s'élance vers la lumière sans branches basses inutiles. Le charme, lui aussi présent, ne craint pas le froid et réclame des sols frais. Son tronc ressemble à celui du hêtre mais présente des bourrelets longitudinaux plus marqués avec l'âge. Châtaigniers, noyers et frênes complètent les peuplements de feuillus en Bourbonnais.

EN SAVOIR +

Environnement

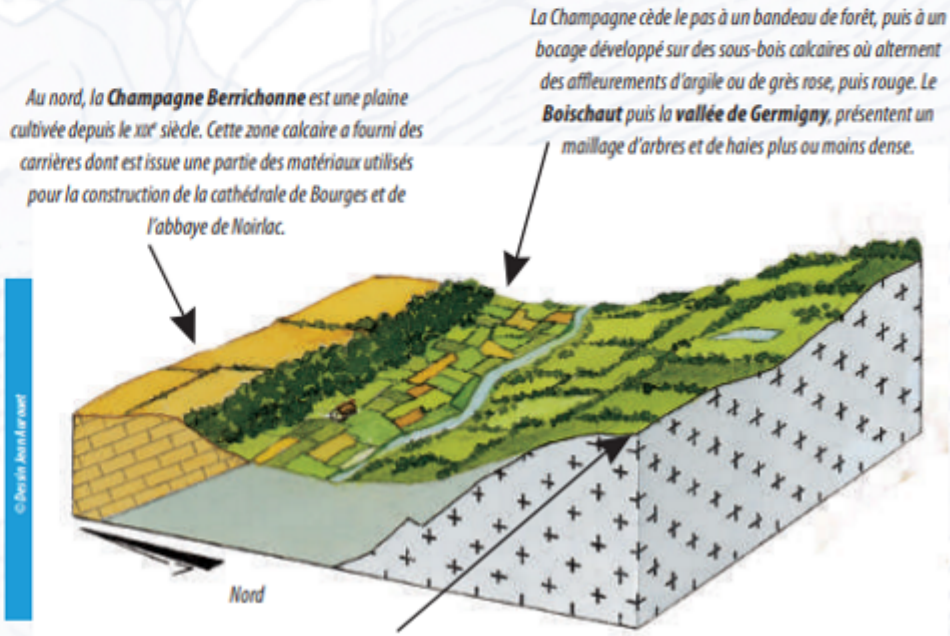
Un paysage de transition entre Berry et Bourbonnais

Du nord au sud, de la Châtre à Huriel, on quitte peu à peu le bocage du Boischaut pour entrer dans la Marche puis amorcer les premiers contreforts du Massif Central. Le relief s'accentue et se vallonne, les altitudes augmentent, les rivières s'encaissent, les vallées se creusent et dégagent parfois de véritables gorges dans lesquelles on découvre un autre paysage. Mais partout le paysage dominant reste celui du bocage avec ses parcelles délimitées par les bouchures, bois et bosquets, le tout entrecoupé d'un réseau hydrographique plutôt dense.

La haie fait partie intégrante du paysage et résulte du travail de l'homme. En effet, elle a d'abord été plantée afin de protéger les cultures du bétail. Ce n'est qu'au XVIIIe siècle que le développement du bocage a été important : délimitation des parcelles et donc de la propriété. Elle fournissait du bois de chauffage, des compléments alimentaires pour les animaux et un abri pour la faune.

Bordant souvent des chemins creux, la haie, plutôt haute en Berry, comprend toutes les strates de végétation (buissons bas, buissons hauts, petits et grands arbres). En Bourbonnais, elle est assez basse, assez large avec quelques arbres de grande taille.

Aujourd'hui on tente de préserver cet élément emblématique du paysage. Son rôle demeure important tant du point de vue écologique (ralentissement des eaux de surface, richesse faunistique et floristique), esthétique que patrimonial.



Mules, mulets et muletiers...

Pendant des millénaires, à la terre comme à la guerre, la mule et le mulet furent des animaux d'exception : sobriété, résistance, « intelligence » (quoi qu'on ait pu dire !) héritées de l'âne se conjuguent à la taille, la rapidité… voire l'élégance léguées par la jument. Son pied sûr et son « dos d'acier » en firent la plus recherchée des bêtes de somme, le plus performant des animaux de bât. Véritables « routiers » des temps anciens, les muletiers des XVII et XVIIIe siècles sillonnèrent toute l'Europe à la tête de leurs trains de mulets. A la même époque, l'exploitation du minerai de fer fait naître de nombreuses forges en Berry et Bourbonnais. Des bandes de mulets sont employées à transporter « la mine », le charbon de bois et la castine nécessaires aux fourneaux de fusion. Sous la garde du maître-muletier, de « valets » et de chiens, les 24 bêtes d'une bande portent les volumineux sacs de charbon ou les « pochettes » de minerai sur de courtes distances (12 à 30 kilomètres). Achetées en Poitou ou produites localement, 150, 200, 300 bêtes de somme sont attachées à chaque établissement sidérurgique. Propriété du Maître de forges, elles appartiennent parfois aux muletiers les plus respectables. Car tous ne le sont pas ! Sous-prolétariat porté à la révolte, les « voituriers de bât » sont des hommes sombres (au propre comme au figuré !), violents, sans foi ni loi, « gens sans aveu » dont le foisonnement des méfaits est relaté dans les archives de police. George Sand, contemporaine des derniers muletiers, nous laisse d'eux - avec le portrait du généreux Huriel - une image positive tout aussi probable que celle du bandit sans scrupule retenue par la mémoire collective.

EN SAVOIR +

Randonneurs avec mulets © *Sur les Pas des Maîtres Sonneurs*

Au temps des ménétriers

Plusieurs épisodes des *Maîtres Sonneurs*, contant les luttes entre cornemuseux du Berry et du Bourbonnais, se déroulent à Saint-Chartier. Jamais un roman de George Sand n'a donné autant d'âme à un village.

Des rites…

Les rites des « maîtres sonneurs » sont localisés dans les souterrains du château. De l'auberge du Bœuf Couronné, les ménétriers allaient vers le cimetière. Puis ils pénétraient au ras des douves dans une galerie. Après plusieurs mètres franchis dans l'obscurité, ils se retrouvaient dans un ancien cachot où un décor de circonstance était préparé : ossements, cierges dans les crânes... L'ambiance sonore était adaptée : cris, miaulements de musettes. La mise en scène culminait avec l'apparition de plusieurs créatures d'outre-tombe !

EN SAVOIR +

Mythes et réalité

Dans sa jeunesse, George Sand a dû rencontrer les survivants des confréries de ménétriers. Elle a transfiguré leurs souvenirs par son regard d'écrivain, en s'inspirant librement de leur histoire. Nées à la fin du Moyen Âge, placées sous la protection d'un saint, ces confréries étaient très codifiées. Pour apprendre le « métier », les apprentis étaient placés chez un maître. À chaque sortie, les confrères se partageaient le cachet. Les embauches se négociaient devant les églises où ils avaient leurs sièges. Chaque société était dirigée par un lieutenant qui obéissait à un « roi » national. Hélas, quelques décennies avant la Révolution, les corporations de ménétriers furent interdites au nom de la… défense de la musique !

De nos jours, la musique prend sa revanche et investit le Château d'Ars, mi-juillet, à l'occasion du festival *Le Son Continu*.

Danseurs au festival *Le Son Continu* © J.M. Sevaux

Locaterie, domaine et maison de maître

Que reste-t-il du monde paysan décrit par George Sand ? La maison rurale constitue un témoin de cette vie de labeur. On la voit encore là, au bord du chemin, avec la grange, le pré-chaumat, le puits, le potager entouré d'une « bouchure » d'épines noires.

La « locaterie », maison bloc avec grange et habitation sous le même toit, est très répandue. Sa façade s'oriente au sud. À l'arrière, la « basse goutte » fait office de cave semi-enterrée, le four à pain et la souillarde étant accolés au pignon. À l'intérieur, une pièce unique, rectangulaire, blanchie à la chaux, sert de cuisine avec la grande cheminée, de pièce à vivre et de chambre à coucher avec deux grands lits de bois adossés au mur du fond.

Composé de plusieurs bâtiments, le « domaine » s'organise autour de la cour. Les murs, en pierre de pays, montés « à chaux et à sable », enduits d'un crépi couleur de la terre avoisinante, se fondent dans le paysage. La toiture est en petites tuiles. La grange, d'architecture simple, se caractérise par sa grande porte charretière entre étable et écuries.

En savoir +

Avec sa toiture à quatre pans, la « maison de maître », plus importante, se distingue facilement. La cave, située sous la maison possède une entrée extérieure ; on accède au grenier par l'échelle. Des murs épais isolent l'habitation ; les ouvertures, peu nombreuses, toujours plus hautes que larges, possèdent des encadrements de grès ou de granit. La porte centrale, en bois plein, est surmontée d'une imposte vitrée.

La maison paysanne du Bourbonnais reste simple, fonctionnelle, reflétant un mode de vie rural tout comme sa culture.

Locaterie bourbonnaise © Jérôme Bazin

Pèlerinage à Saint-Rémy

Ancienne possession de l'abbaye cistercienne de Notre-Dame-des-Pierres, la chapelle Saint-Jean-Baptiste fut reconstruite au XVIIe siècle sur un édifice plus ancien, probablement de l'époque mérovingienne. Au pignon sud, sous une niche occupée par Sainte-Madeleine, coule une source d'eau limpide, la fontaine Saint-Jean, aux vertus dites miraculeuses. D'après J.-A. Dulaure, elle est essentiellement une fontaine de fécondité. Mais de nombreux pèlerins venaient boire son eau également pour soulager les maladies d'yeux, les rhumatismes, les paralysies et même la colique. Les dévotions s'accompagnaient d'une fête profane. Achille Allier a décrit cette foule immense venue de loin où se côtoyaient infirmes, mendiants, malades et marchands. En 1830, suite à des désordres, le pèlerinage fut interdit. Ancré dans les mœurs paysannes, il subsista néanmoins jusqu'en 1930.

En savoir +

À l'intérieur de la chapelle, le maître-autel possède deux colonnes corinthiennes et l'autel secondaire est dévolu à la Sainte Vierge. Le tableau figurant le baptême du Christ par Saint-Jean-Baptiste présente une particularité. Si le sujet et la touche du peintre rappellent bien le XIXe siècle, la texture de la toile et le surjet autour de celle-ci indiquent une date plus ancienne. Lors des travaux de réfection de la toiture de la chapelle, on a découvert sous un faux plafond en plâtre, une magnifique charpente en cœur de châtaignier, en forme de carène de navire, datant de sa construction.

Chapelle à Saint-Rémy © Bernard Maderie

Économie

La châtaigneraie

Saint-Palais, aujourd'hui aux confins de trois départements, fut également limitrophe des provinces du Berry et du Bourbonnais. Le village se situe précisément à la croisée du Boischaut Sud, de la Marche et du Pays de la Châtaigne.

Avec un sous-sol composé de grès sidérolithiques et de calcaires siliceux, ce terroir fut celui de la châtaigneraie.

Les sols, pauvres et acides, sont rendus peu perméables par des placages argileux. Peu exigeant, d'une longévité remarquable, s'accommodant de sols siliceux, le châtaignier constituait pour le paysan un appréciable complément de revenus. Les fruits servaient de base alimentaire aux habitants. On trouvait également des chènevières (plantations de chanvre) et des bois servant de pacages. Sur les communaux, les plus démunis pouvaient faire pâturer le bétail.

Sur ces sols médiocres, la lande atlantique s'implante avec genêts, ajoncs, petites bruyères et surtout la « brande », nom commun de la bruyère à balais, toponyme désignant habituellement ces contrées.

EN SAVOIR +

Sur les hauteurs, l'impression générale était celle d'une immense forêt, coupée de landes incultes, de champs de seigle ou de pièces de sarrasin encadrées de plantations de châtaigniers.

Ainsi se perpétuait, aux XVIIIe et XIXe siècles, une économie de pays pauvre. Aujourd'hui, peu rentables, non entretenus et souvent atteints de maladies, les châtaigniers ont presque disparu. Les progrès techniques (amendement, engrais) ont eu raison de la lande remplacée par les pâturages et les cultures.

Chaudron à châtaignes ©A. Nevière

Géographie

Au fil de l'eau

La rivière Indre prend sa source dans le département du Cher à partir de plusieurs ruisseaux sur la commune de Saint-Priest-la-Marche. Longue de 275 km, elle traverse le département du même nom sur 156 km du sud au nord puis se jette dans la Loire à Tours.

Ce cours d'eau au caractère sauvage, avec ses nombreux méandres, présente une bonne qualité d'eau et une bonne qualité piscicole.

Dans le département du Cher, cette rivière est anormalement classée en deuxième catégorie : en entrant dans l'Indre, elle est répertoriée en première catégorie jusqu'en amont de la Châtre au niveau de la passerelle de la Roche, puis en aval, en deuxième catégorie. Cette différence de classement s'explique par des eaux plus calmes en ce lieu : elles induisent un changement de milieu et donc un peuplement piscicole différent. Le ralentissement du cours de l'eau résulte de la présence de nombreux vestiges de barrages dans la traversée de la Châtre où se trouvaient d'anciens moulins.

EN SAVOIR +

En première catégorie, le peuplement piscicole se caractérise par la présence de salmonidés dont la truite, mais aussi de vairons, chabots et loches. Sur ce secteur, se trouvent encore quelques rares écrevisses françaises.

Sur la portion en deuxième catégorie, vont se rencontrer des cyprinidés telle que la carpe, mais également des carnassiers (perches, brochets, etc.).

Source de l'Indre ©A. Nevière

Patrimoine

Et tournent les moulins...

Les eaux vives des rivières et ruisseaux ont fait tourner les roues de nombreux moulins. Même si les bâtiments ont été reconstruits, les moulins occupent souvent des emplacements investis dès la période médiévale avec leurs aménagements : dérivations d'eau, biefs et barrages. Leur mécanisme a peu évolué jusqu'à la moitié du XIXe siècle. Ils sont les « usines » du monde rural, broyant les céréales, foulant les draps, écrasant l'écorce de chêne pour produire le tan, actionnant forge et scierie. Construit avec les matériaux du pays, le moulin est souvent une seule pièce avec un étage bas en bois supportant la ou les paires de meules en grès. Le mécanisme intérieur, rouet et lanterne, entraîné par la roue est situé au rez-de-chaussée. Les moulins établis sur les ruisseaux ont une roue alimentée en eau par le dessus. Sur les rivières plus importantes la roue est entraînée par la force du courant. Seuls le nom du lieu-dit, la présence d'une roue et celle de la rivière permettent de distinguer le moulin, construction discrète, de la simple locature (maison). L'architecture du moulin ne se transformera qu'avec l'évolution des méthodes pour nettoyer le grain, séparer la farine du son, transporter grain et mouture dans les étages avec des élévateurs à godets. Lorsque les broyeurs à cylindre remplaceront les meules et les turbines les roues, les bâtiments prendront alors de la hauteur, deviendront massifs, fonctionnels avec des alignements de baies et de portes, une véritable architecture industrielle.

EN SAVOIR +

Moulin de Fontpisse © G. Bavin

Traditions

Quotidien et imaginaire du meunier

« J'entendais le cri plaintif et doux de la roue vermoulue qui semble se plaindre du travail et pleurer avec l'eau qui l'entraîne ».

Le meunier est une personnalité centrale de la communauté villageoise. Lorsqu'il revient de ses courses sur les chemins, son âne chargé des sacs de blé, un travail varié l'attend. Il n'a pas le temps de se laisser bercer par le tic-tac de la bluterie (lieu où la farine est tamisée pour la séparer du son). Il verse régulièrement le grain dans la trémie pour ne pas laisser les meules de grès tourner à vide, provoquant alors l'étincelle fatale et l'incendie du bâtiment. Le meunier nettoie son moulin, répare la roue et entretient les berges. Il est dépendant des aléas climatiques : les inondations et les très basses eaux empêchent sa roue de tourner. Le meunier se paye par prélèvement sur la mouture, fournit à crédit de la farine. Il possède très souvent quelques arpents et une vache ou deux, et vit dans une relative aisance, de quoi nourrir une mauvaise réputation, devenue proverbiale, et inspirer des légendes. Mouni-Robin, le meunier qui ne pense qu'à chasser et déjouer les ruses du gibier avec l'aide du diable, sera précipité sous la roue de son moulin. On le retrouvera mort sur la grève de l'écluse. Dans les champs de Montlevic, le meunier qui rentre chez lui à minuit, rencontre comme un avertissement, deux longues files de fantômes à genoux, revêtus de sacs enfarinés qui lui jettent une farine âcre au visage : ce sont les âmes pénitentes des meuniers voleurs de l'Igneraie.

EN SAVOIR +

2 Le Meunier d'Angibault (G. Sand)
Le Grand Louis, meunier d'Angibault, et sa vieille jument Sophie

George Sand : chronique d'une vie...

Le 8 Juin 1876, celle que Victor-Hugo appela la grande dame de ce siècle meurt à Nohant dans sa chambre à la tapisserie bleue. Elle a 72 ans, et toute sa vie durant, Nohant fut sa maison, son refuge. Et avec elle, cet humble hameau du Bas-Berry devint un endroit privilégié, un foyer de la vie artistique, un haut-lieu du Romantisme européen...

Enfant, elle avait découvert pour la première fois en 1808, la grande maison Louis XVI, simple et commode, posée « au bord de la place champêtre sans plus de faste qu'une habitation villageoise », propriété qu'elle héritera bientôt de sa grand-mère. Elle y reçut sa première éducation au milieu de la vie campagnarde, en compagnie des enfants du village, devenant la terrienne passionnée qu'elle allait rester toute sa vie.

1834, décembre : après de folles années parisiennes, désormais célèbre, de retour du malheureux séjour à Venise avec Musset, c'est là qu'elle vient chercher le calme après l'orage.

1837, un merveilleux été : une première fois la musique règne sur Nohant, où est venu séjourner le couple Franz Liszt - Marie d'Agoult.

« La chambre d'Arabella (Marie d'Agoult) est au rez-de-chaussée, sous la mienne. Là est le beau piano de Franz, au-dessous de la fenêtre... d'où partent ces sons que l'univers voudrait entendre et qui ne font ici de jaloux que les rossignols ».

Chaque jour, chaque nuit, avec une incroyable surabondance de vie elle écrit, lettres, articles, théâtre, romans, affectionnant pour cela l'ancien boudoir de sa grand-mère, au rez-de-chaussée.

«... ce boudoir était si petit qu'avec mes livres, mes herbiers, mes papillons et mes cailloux il n'y avait pas de place... Je faisais mon bureau d'une armoire qui s'ouvrait en manière de secrétaire ».

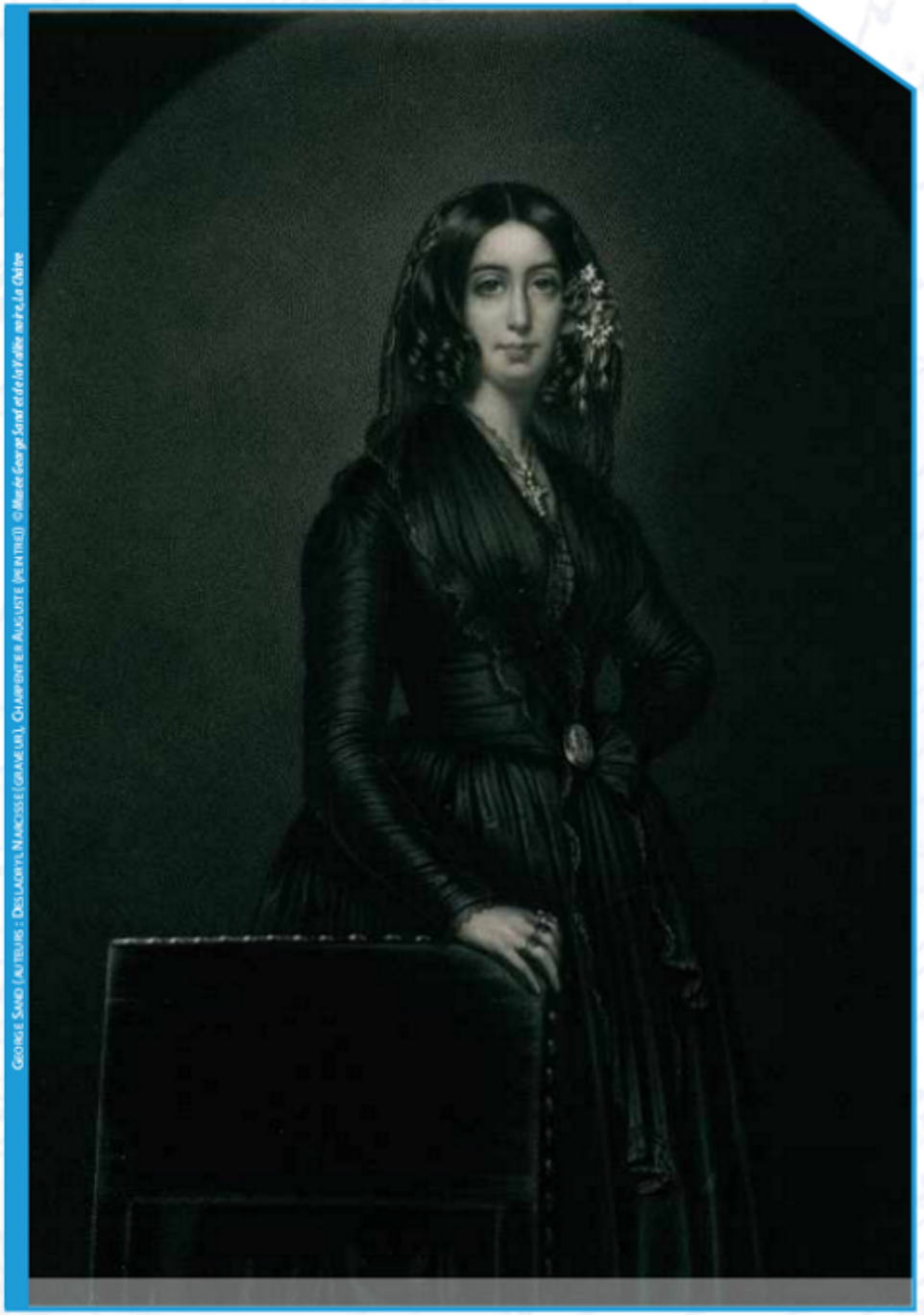
L'année suivante, 1838, c'est Honoré de Balzac qui, « vers sept heures et demie du soir », aborde le château de Nohant. « J'ai trouvé le camarade George Sand dans sa robe de chambre, fumant un cigare après le dîner au coin de son feu. Elle est à Nohant depuis un an, fort triste et travaillant énormément. Nous avons discuté avec sérieux des grandes questions du mariage et de la liberté ».

1839, cet été là et chaque année presque pendant huit ans, la musique va régner à nouveau sur Nohant grâce à Frédéric Chopin.

« Par instants, par la fenêtre ouverte sur le jardin, il nous arrive des bouffées de la musique de Chopin qui travaille de son côté ; cela se mêle au chant des rossignols et à l'odeur des rosiers », note Delacroix qui est régulièrement invité à Nohant.

Lorsque l'on ne travaille pas ni ne se promène dans la campagne, on joue dans le petit Théâtre, on assiste aux représentations des marionnettes de Maurice, son fils que George habille elle-même, ou l'on se mêle aux fêtes villageoises. Ces dernières vont lui inspirer le sujet des *Maîtres Sonneurs*.

1850-1876, années de sagesse et de vieillesse, où Nohant devient un lieu de pèlerinage tant le prestige de George Sand est immense, universel : Théophile Gautier, Alexandre Dumas fils, Flaubert, Tourgueniev et d'autres, innombrables viennent, passent, vivent au château sur lequel règne celle que le Berry nomme désormais « la bonne Dame de Nohant ».



George Sand (auteurs : Desladryl Narcisse (graveur), Charpentier Auguste (peintre)) © Musée George Sand et de la Vallée noire, La Châtre

EN SAVOIR +

Patrimoine

George Sand, son "cher Nohant"

La maison de Nohant représente, pour George Sand, beaucoup plus qu'une simple résidence. Elle est à la fois la matrice, le port d'attache, l'espace référentiel indispensable à son équilibre et à son épanouissement.

Achetée par sa grand-mère, Madame Dupin de Francueil en 1793, cette propriété ne sera découverte par la jeune Aurore qu'à l'âge de quatre ans. Elle y décédera en 1876. Son « cher Nohant », comme elle aimait appeler cette maison, est présent tout au long de ses nombreux écrits. George Sand en fera un véritable cénacle inventif, actif et joyeux en y accueillant de très nombreuses personnalités artistiques, philosophiques ou politiques.

Nohant est le « nid douillet » où s'épanouissent la famille et le cercle des amis proches. La maison, c'est aussi le jardin et le parc boisé, indissociables de l'espace intérieur, creuset permanent du ressourcement intime et artistique de la romancière. Nohant n'est pas un lieu anecdotique ou simplement pratique : il est constamment présent dans l'esprit et l'imaginaire de George Sand, même lorsqu'elle s'en tient éloignée. Son domaine reste le repère indispensable, le phare constamment éclairé qui lui permet de se situer dans les bouleversements du XIXe siècle. Aujourd'hui encore la maison de Nohant, intacte et préservée du temps, permet à George Sand d'exister pleinement. Lieu d'émotion, elle continue à nous communiquer les secrets des nombreuses facettes de sa personnalité. Les pièces, les objets, les meubles, témoins vivants de ce riche passé, nous renvoient encore les odeurs et les perceptions intimes de tous ceux qui en firent un haut lieu d'échanges affectifs et intellectuels.

EN SAVOIR +

LA CHAMBRE BLEUE ©A. Nevière

LA VALLÉE NOIRE ©A. Nevière

Géographie

La Vallée Noire, pays de George Sand

C'est de la Colterie, entre Saint-Chartier et Verneuil-sur-Igneraie, face à un vaste cirque de verdure où le regard porte à près de 20 km que l'on découvre au mieux la Vallée Noire.

Mais pourquoi ce nom de Vallée Noire ? George Sand nous l'explique : « toutes les hauteurs sont boisées, c'est ce qui donne à nos lointains cette belle couleur bleue, qui devient violette et quasi noire dans les jours orageux ».

Dans ce pays vallonné entre Bassin Parisien et Massif Central, les parcelles sont entrecoupées de haies, de bois et de boqueteaux. Les villages sont nombreux et les locatures (maisons) aux toitures de tuiles rougeâtres jettent des touches colorées dans le bocage. Ici la « bouchure » (haie) et l'arbre, chêne, orme, châtaignier… marquent de leur empreinte séculaire le paysage.

Grâce à ses romans, George Sand a contribué à faire connaître cette Vallée Noire, dont elle a décrit paysages, paysans et coutumes.

Dans *Le Meunier d'Angibault* (1845), elle évoque ce « développement infini de champs, de prairies, de taillis et de larges chemins communaux offrant une variété de formes et de nuances dans une harmonie générale de verdure sombre tirant sur le bleu ». Dans *Valentine* (1832), elle décrit avec poésie les traînes, ces pittoresques chemins creux du bocage :

« Ils suivaient un de ces petits chemins verts qu'on appelle, en langage villageois, traînes… Ces traînes, vous y pouvez marcher une heure sans entendre d'autre bruit que le vol d'un merle effarouché à votre approche, ou le saut d'une petite grenouille verte et brillante comme une émeraude, qui dormait dans son hamac de joncs entrelacés ».

EN SAVOIR +

Personnalités

Une musicienne dans l'âme

Comme la plupart des jeunes filles de son rang, George Sand apprit la musique très tôt. Sa grand-mère, très bonne musicienne, avait connu certains auteurs du XVIIIe siècle et chanté leurs œuvres. Elle commença elle-même l'initiation de sa petite-fille : « … Malgré ses doigts à moitié paralysés et sa voix cassée, elle chantait encore admirablement, et les deux ou trois accords qu'elle pouvait faire pour s'accompagner étaient d'une harmonie si heureuse et si large, que, quand elle s'enfermait dans sa chambre pour relire quelque vieux opéra à la dérobée, et qu'elle me permettait de rester près d'elle, j'étais dans une véritable extase. […] Son goût était pur, sévère et grave » (*Histoire de ma Vie*, II, 15).

Les cours que la romancière prit par la suite la satisfirent moins, mais elle acquit une solide connaissance musicale qui lui permettait, par exemple, de relire la partition du Don Giovanni de Mozart comme nous relirions un roman favori. Elle était capable de jouer de la harpe et du piano, sans talent exceptionnel certes, mais assez pour improviser l'accompagnement des pièces du théâtre de Nohant. Elle chantait d'une voix de mezzo, douce et feutrée, mais répugnait fortement à chanter en public.

EN SAVOIR +

Elle considérait d'ailleurs la musique comme le langage le plus expressif et le plus élevé : « … je comprends le beau, qui, dans cet art, m'impressionne et me transporte plus que dans tous les autres » (*Histoire de ma Vie*, Ibid.). Elle est capable non seulement d'apprécier la musique, mais surtout de la comprendre et de la partager. Ainsi, elle a pour amis Liszt et la grande cantatrice Pauline Viardot, sans oublier Frédéric Chopin qui a partagé sa vie. On se rappelle les pages célèbres où Sand évoque les affres de Chopin désespéré de ne pouvoir noter une improvisation envolée. Elle évoque aussi son rapport à l'instrument lorsque Liszt joue au piano à Nohant (« Vous savez que je me mets sous le piano quand il en joue. J'ai la fibre très forte et je ne trouve jamais les instruments assez puissants » – lettre à Marie d'Agoult, 10 juillet 1836).

À propos des autres compositeurs et interprètes de son temps, ses remarques sont pleines d'intérêt (la *Lettre d'un Voyageur* sur Meyerbeer, la rêverie sur la *Symphonie pastorale* de Beethoven), sans compter les innombrables références musicales de ses romans (comme *Consuelo*, *Adriani* ou *Le Château des Désertes*…).

George Sand s'intéresse tout autant à la musique populaire et aux airs berrichons qu'elle entend à Nohant, séduite par la fraîcheur et la simplicité d'un art qu'elle ne considère pas comme mineur, mais au contraire comme l'expression spontanée de la poésie populaire. Chopin, Pauline Viardot et George Sand noteront un certain nombre d'airs folkloriques, et la chanson des *Trois Fendeux* chantée par le Grand-Bûcheux dans *Les Maîtres Sonneurs* a été inspirée d'une vieille chanson berrichonne : *C'étaient trois petits fendeux*… La musique qui nous en a été transmise a su garder la simplicité et la grâce naïve des vieilles romances.

Patrimoine

Les croix de chemins

L'usage d'élever des calvaires et des croix, emblèmes du christianisme, à l'entrée des villages ou dans les carrefours, était très fréquent dans les territoires ayant appartenu à des abbayes bénédictines. La plupart de ces modestes monuments, sur les grands chemins (dont celui conduisant à Saint-Jacques-de-Compostelle), conservaient le souvenir d'un fait : mort accidentelle, départ ou retour d'un pèlerin, mission, signe d'expiation ou de protection ou simplement pour marquer le territoire d'une paroisse. Parmi les 17 croix recensées à la Berthenoux, la plus importante est la « lanterne des morts », dressée au milieu du cimetière. Son clocheton permettait d'allumer un feu qui, rendant hommage aux défunts, invitait les passants à la prière. Au pied de la colonne, une pierre d'autel permettait de dire la messe. Parmi les autres croix, la croix des cercles, ou croix du vieux bourg, perpétue la légende d'une église qu'un maçon empêché par le diable aurait voulu y bâtir.

EN SAVOIR +

La Croix des Cercles © A. Nevière

Traditions

Les trois fendeux

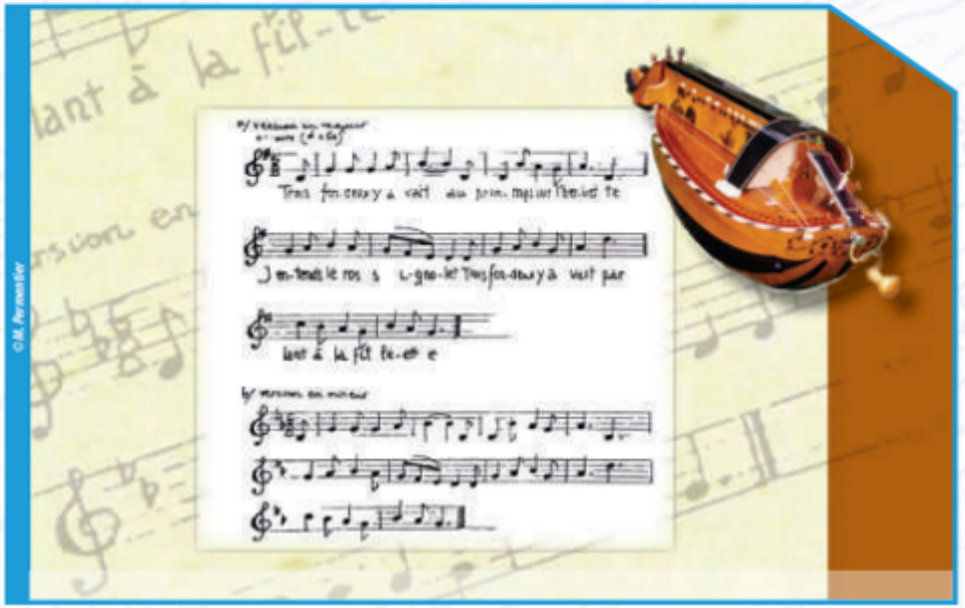
Trois fendeurs il y avait, au printemps, dessus l'herbe :
J'entends le rossignolet.
Trois fendeurs il y avait, parlant à la fillette

Cette chanson des « Fendeurs » est-elle authentique ou a-t-elle été « fabriquée » par George Sand, à la manière des romances entendues dans son enfance ?

Cette question suffit à résumer l'histoire de la chanson berrichonne. Il n'a jamais existé en effet une culture propre à la province. Beaucoup des airs fredonnés ici existaient ailleurs. Mais c'est souvent dans la manière de les avoir intégrés que réside leur spécificité. Les thèmes se résument souvent à l'amour, sous toutes ses formes : rusé, douloureux, jaloux, héroïque, sensuel, désabusé, souriant, inconstant ou fidèle…

EN SAVOIR +

Certaines paroles évoquent bergères et chevaliers et prennent leurs racines au Moyen Âge et à la Renaissance. Elles furent apprises dans les châteaux du Val de Loire ou dans les « cours d'amour » de la France du sud. D'autres datent du XVIIe siècle (avec des allusions aux Flandres, à la Hollande). Plus tard, conscrits, compagnons, chanteurs de rues devinrent de fervents propagateurs. Pour cette raison, les métiers « nomades » (fendeurs, mariniers, rouliers…) sont souvent mis en scène. Même s'ils étaient au départ des « tubes à la mode », ces succès furent « naturalisés » par l'adoption d'expressions ou de mots locaux. Ces allers et retours répétés entre la Cour et la campagne sont une constante de la culture dite « populaire ».



Personnalités

À la table de George Sand

Comme nombre de célébrités, George Sand a marqué la gastronomie française. C'est ainsi que l'on trouve dans la bible de tout bon cuisinier « le poulet George Sand » ou le consommé de poisson du même nom. L'écrevisse y figure à chaque fois : il est vrai qu'à cette époque, elle était très présente dans les rivières de l'Indre et que la seule recette rédigée de la main-même de l'écrivain est une omelette aux écrevisses ! Les plats servis à la table de Nohant étaient très variés et issus de l'Europe entière, tout comme ses invités. Elle ne négligeait pas non plus la cuisine berrichonne et ses spécialités comme la galette aux pommes de terre, le poulet au sang, le pâté de Pâques, le poirat ou le traditionnel clafoutis.

EN SAVOIR +

« Nous déjeunons d'une omelette aux écrevisses dont Manceau s'indigère scandaleusement. Recette de ladite omelette : faites cuire les écrevisses à l'eau sans assaisonnement, épluchez-les, mettez-les à cuire dans le beurre, et glissez-les toutes chaudes dans l'omelette aux trois quarts faite. C'est un manger digne des plus grands gourmets. » Gargilesse, 30 mai 1858, George Sand.

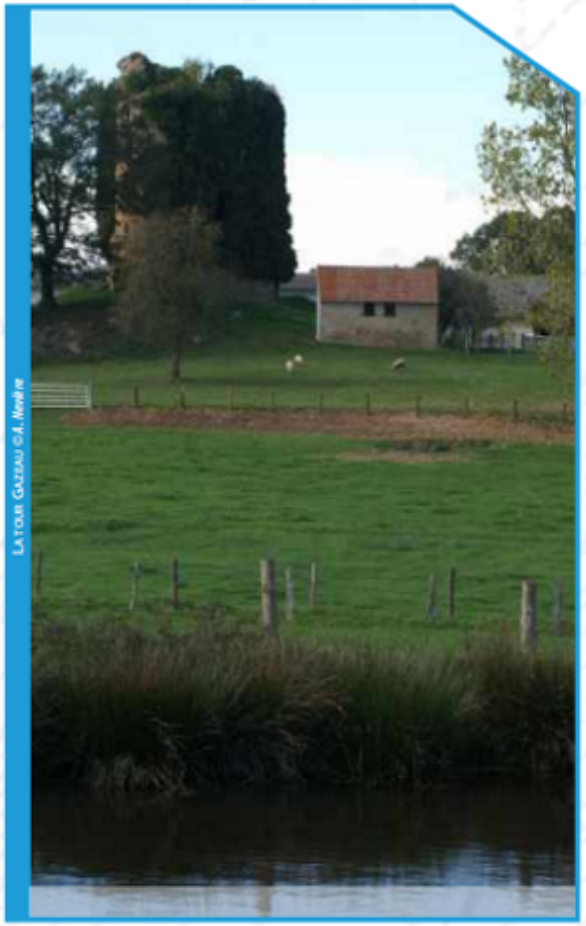
Table de George Sand © A. Navière

Arts et littérature

Mauprat : roman d'éducation

Ce roman historique publié en 1837 se déroule dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. La tour Gazeau est un lieu symbolique qui y apparaît trois fois. Elle joue un rôle important dans l'éducation du personnage principal, Bernard de Mauprat. C'est la demeure de Patience, l'ermite qui, pour George Sand, est un mélange du Jacques de *Comme il vous plaira* de Shakespeare à qui « la mort d'une biche […] arrachait des larmes » et de Jacques Bonhomme, nom donné par dérision au peuple français pour désigner la patience niaise avec laquelle il s'est longtemps laissé exploiter par ses seigneurs féodaux. Mais sa patience exprime aussi et surtout le ressentiment : « Patience ! patience ! un temps n'est peut-être pas loin où les manants ne couperont aux nobles ni les jarrets ni les oreilles, mais la tête et la bourse… ». Patience est le prophète de la Révolution. Mauprat est un roman d'éducation. Totalement imprégné des idées de Rousseau, il est également pour Sand une façon de régler son compte à Jean-Jacques le misogyne en faisant de l'éducateur une éducatrice. C'est Edmée qui va éduquer son cousin Bernard. Ici, comme souvent chez Sand, c'est la femme qui permet à l'homme de se grandir, de se civiliser (de s'instruire). L'instruction et l'éducation sont indissociables pour George Sand.

EN SAVOIR +



La tour Gazeau © A. Nevière

Isidora, 1845 :

La femme est pauvre sous le régime d'une communauté dont son mari est le chef : le pauvre est femme, puisque l'enseignement, le développement, est refusé à son intelligence, et que le cœur seul vit en lui.

Personnalités

Place des femmes dans la société

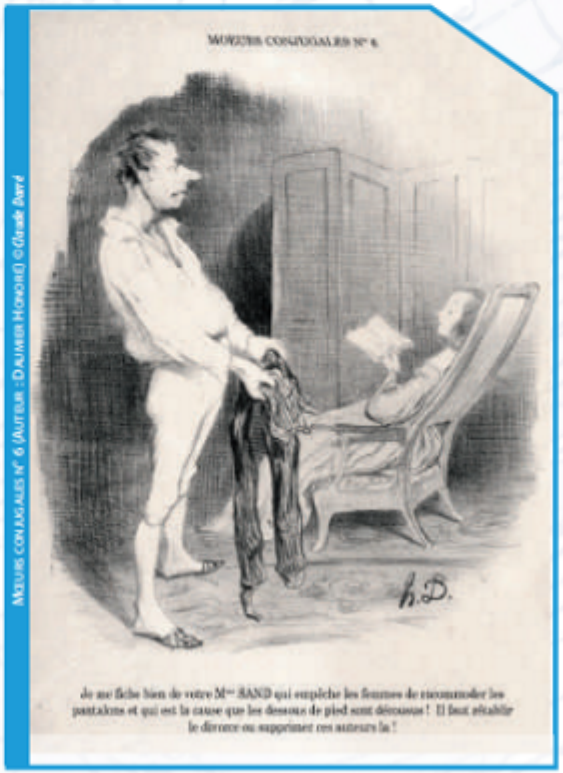
Peut-on affirmer que, dans la longue et difficile émancipation des femmes dans la société française, il y a un avant et un après George Sand ? Très certainement tant l'attitude volontaire et combative de la romancière servit d'exemple à toutes celles qui ne se satisfaisaient pas de la place accordée à la femme dans la société du XIXe siècle.

George Sand mena, d'abord pour elle-même, le combat vital de sa propre émancipation. Elle réussit à obtenir devant les tribunaux, malgré le cadre étroit du code Napoléon, une séparation de corps et de biens de son mari, le Baron Casimir Dudevant. Puis elle se résolut à gagner « honnêtement » sa vie par l'écriture en devenant le premier écrivain professionnel au féminin.

Enfin, son œuvre littéraire fut, pour elle, le moyen de mener le combat social et politique auquel elle croyait tant. George Sand fut une actrice majeure de la Révolution de 1848 et de l'avènement de la Seconde République. Elle participa aux débats politiques en rédigeant une grande partie des *Bulletins de la République*. Écrivain, elle fut aussi journaliste, participant à la création de plusieurs journaux : *l'Éclaireur de l'Indre*, *La Revue Indépendante*, et *la Cause du Peuple*. Son attitude courageuse était nourrie d'un optimisme à toute épreuve concernant l'émancipation de l'individu dans la société. Elle anima, par ses nombreux écrits le débat politique de son époque, et sa réflexion singulière, en tant que femme, en fit une référence nationale et internationale.

Toute son œuvre, dans sa grande diversité, témoigne de sa volonté de participer activement à l'évolution du monde dans lequel elle vivait. Notre République lui doit beaucoup. Pour George Sand, l'artiste n'est pas au-dessus ou à côté de la société, il agit au cœur de celle-ci pour la faire évoluer.

EN SAVOIR +



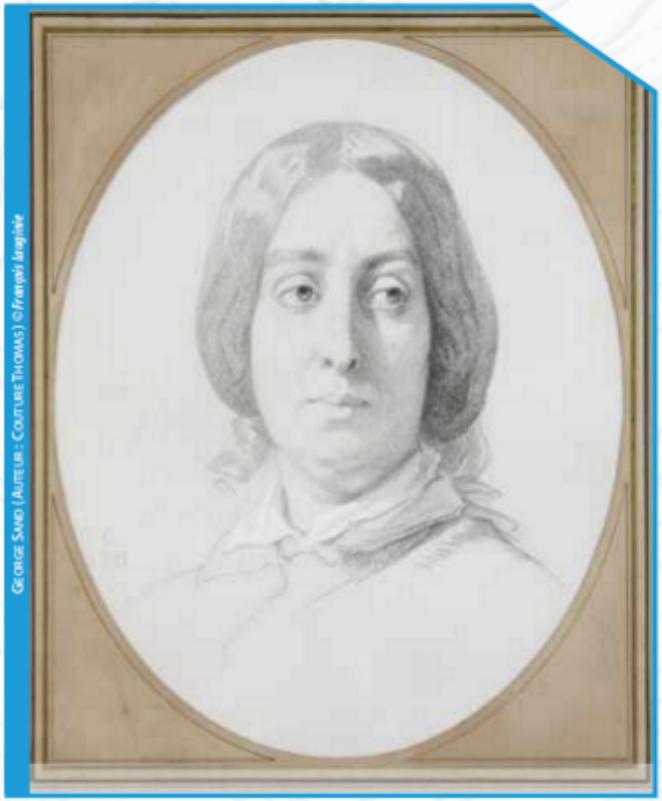
George Sand et sa famille

EN SAVOIR +

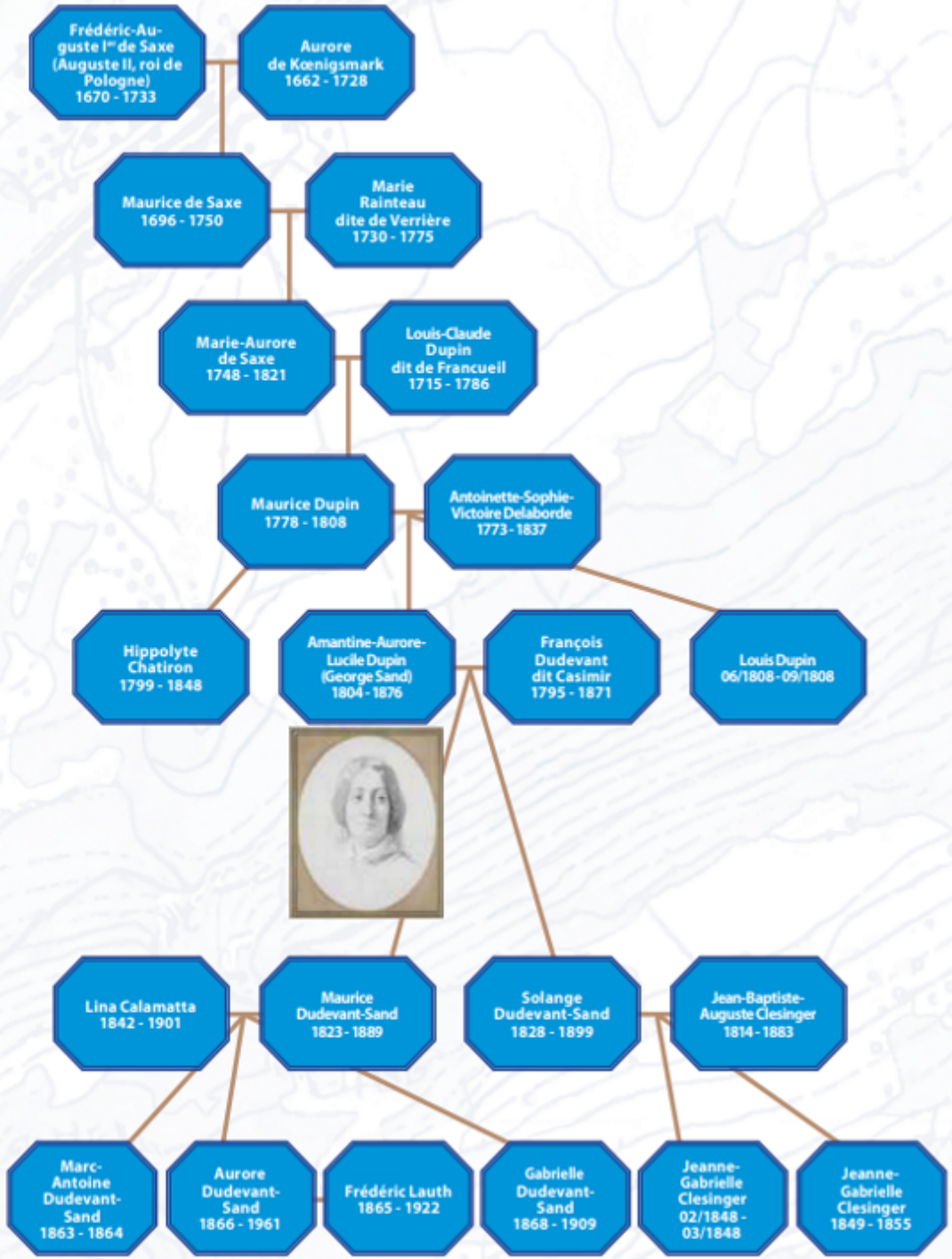
« Le sang des rois se trouva mêlé dans mes veines au sang des pauvres et des petits » *Histoire de ma vie*, 1855.

George Sand a des origines à la fois aristocratiques par son père et plébéiennes par sa mère, ce qui la marquera profondément. On retrouve d'ailleurs dans nombre de ses romans ce thème de l'amour contrarié, souvent impossible au XIXe siècle, entre gens de conditions sociales différentes : *le Meunier d'Angibault, la Petite Fadette, André*…

À la mort de George Sand, sa famille a vécu des rentes des terres de Nohant et des droits d'édition des œuvres. En 1901, sa petite fille Gabrielle hérita de la maison de Nohant et Aurore des manuscrits et du mobilier. Devant les difficultés pour entretenir ce lourd patrimoine, Gabrielle décida de léguer Nohant à l'État pour que se perpétue le souvenir de sa grand-mère. C'est ce que réalisera sa sœur Aurore, devenue seule héritière, bien des années plus tard. Ainsi, depuis 1961, Nohant est ouvert au public et la région rayonne de l'héritage de cette grande dame.



George Sand (Auteur : Couture Thomas) ©François Jaugeon

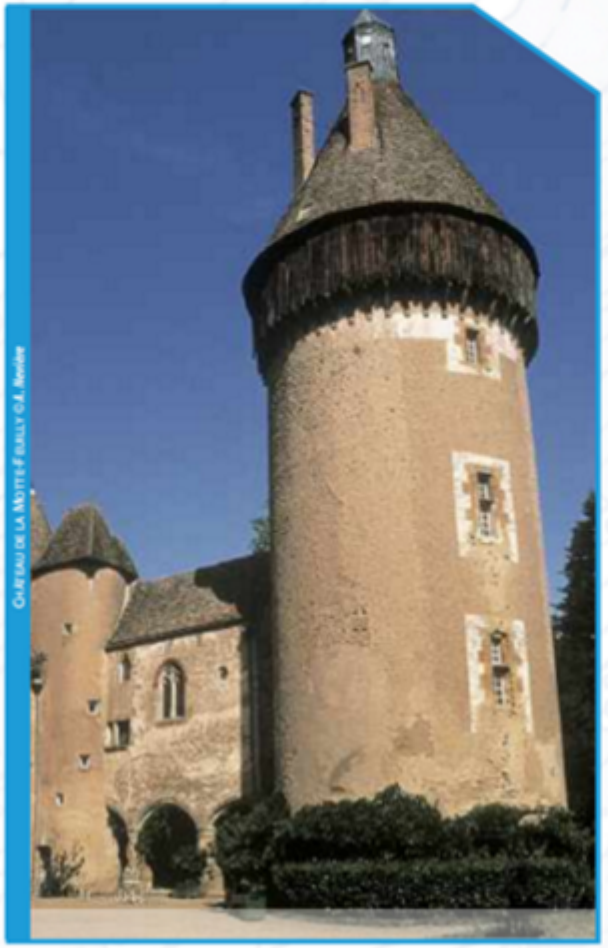


Arts et littérature

Un autre roman : Les Beaux Messieurs de Bois Doré

Le château de la Motte-Feuilly (ou Seuilly) est l'un des nombreux castels qui apparaissent dans le roman historique des *Beaux Messieurs de Bois Doré*. Nous sommes en 1621, époque à laquelle les Huguenots livrent leur ultime combat contre les Catholiques. Trois personnages représentent le camp protestant : le marquis de Bois Doré, seigneur de Briantes, le seigneur Guillaume d'Ars, et le comte de Beuvre, seigneur de la Motte-Seuilly, qui partage la solitude du castel avec sa fille Lauriane, veuve à douze ans. Le manoir est voué au souvenir de Charlotte d'Albret, sacrifiée à « l'infâme » César Borgia. George Sand décrit ainsi le château : « Aujourd'hui le castel, restauré, s'égaye un peu au soleil, que la disparition d'un grand pan de mur laisse entrer dans son préau de sable ; l'eau des anciens fossés, qu'alimente, je crois, une source voisine, coule en petite rivière dans le jardin anglais, nouvellement dessiné. […] Au temps où se passe le récit, ce manoir, fermé de toutes parts, était à la fois plus lugubre et plus confortable qu'aujourd'hui. On vivait dans l'ombre froide de ces petites forteresses : donc on savait s'arranger pour y vivre ». Le roman est un manifeste pour la tolérance dans lequel le marquis de Bois Doré, féru de science, appelle Dieu : « le grand auteur du soleil, de la lune et de la voie lactée ». C'est un voltairien avant la lettre, ayant beaucoup de points communs avec George Sand et sa grand-mère, Madame Dupin de Francueil.

EN SAVOIR +



Château de la Motte-Feuilly © J.L. Rondeau

Personnalités

George Sand, femme engagée

L'idée républicaine, acquise dès son adolescence, ne quittera plus George Sand. Aussi ne cessa-t-elle de défendre des opinions sociales, égalitaires, opposées à celles d'une bourgeoisie bien en place. La proclamation de la République en 1848 et l'instauration du suffrage universel, mais seulement pour les hommes, la firent s'engager aux côtés des républicains radicaux du gouvernement provisoire, dont elle devint le porte-parole. Sans succès, car les élections consacrèrent une majorité conservatrice, prompte à écraser une révolte d'ouvriers désespérés par le chômage. Horrifiée par cet « égorgement » fratricide, compromise, elle n'hésitera pas toutefois, au lendemain du coup d'État de 1851, à plaider résolument la cause de ses amis républicains, durement condamnés par le nouveau régime. Sous l'Empire, elle luttera avec pugnacité contre la complaisance du pouvoir envers un puissant parti clérical pressé d'imposer ses vues. Hostile à la guerre contre l'Allemagne en 1870, elle applaudit à la proclamation de la République, qu'elle souhaitait confortée par le suffrage du peuple. Il lui faudra cependant attendre février 1871 pour assister à l'élection d'une assemblée peu conforme à ses vœux, mais mieux valait une république « bête » qu'une nouvelle monarchie.

Aussi ne voulut-elle pas comprendre l'insurrection parisienne de la Commune qui, à ses yeux, risquait d'en compromettre l'existence en refusant de se conformer au verdict populaire : « Soyons révolutionnaires patients et obstinés, jamais terroristes », écrivit-elle alors.

Avant de disparaître, elle eut la joie de voir cette fragile République, la Troisième, proclamée, mais également « constituée ».

EN SAVOIR +

La Gigogne politique de 1848 (auteur : Gauchier) © Musée George Sand et de la Vallée noire, La Châtre